

TEXTES D'HISTORIENS

Ces extraits d'ouvrages sont signalés dans les **Idées d'enquête**.
Ils constituent des sources d'information utiles pour les développer.

IDÉE N° 1 -REPORTER EXPERT	1
1) Quelle est la population de chacun des quartiers anciens de Montréal durant la seconde moitié du 19 ^e siècle?	1
2) Quelle est la population des principales municipalités de la banlieue de Montréal vers la fin du 19 ^e siècle?	2
IDÉE N° 2 -COLLECTIONNEUR NOSTALGIQUE.....	2
3) Quelles sont les préoccupations du fondateur du Musée McCord?	2
IDÉE N° 3 -DÉTECTIVE VICTORIEN.....	3
4) Quels types d'industries retrouve-t-on à Montréal, durant la seconde moitié du 19 ^e siècle?	3
IDÉE N° 5 -POUR OU CONTRE LE TRAVAIL DES ENFANTS?	4
5) Quels aspects de l'économie québécoise favorisent le développement industriel, au XIX ^e siècle?	4
6) Pourquoi certains enfants travaillent-ils, durant la seconde moitié du 19 ^e siècle?	4
7) En quoi la situation du père influence-t-elle le travail des enfants?....	5
8) Comment les enfants des familles pauvres aident-ils leurs parents? ..	5
9) De quelle façon les enfants d'ouvriers fréquentent-ils l'école?	5
10) Dans quel type de manufactures travaillent les femmes et les enfants à Montréal en 1891?	6
11) Pourquoi l'enrôlement des enfants constitue-t-il un trait fondamental du système manufacturier au XIX ^e siècle?	7
12) Qu'est ce que l'école d'industrie, au Québec?	7
13) Qu'est-ce que l'école de réforme, au Québec?	8
14) Quel est le niveau d'instruction des ouvriers?.....	8
15) Quelles sont les lois limitant le travail des enfants au Québec?	10
16) Comment la loi concernant les maîtres et les serviteurs (au Québec) avantage-t-elle les employeurs ?	11
17) Pourquoi l'apprentissage dans les manufactures est-il un système d'esclavage déguisé, selon Jean-Baptiste Gagnepetit?	11
18) Quel est le sort réservé aux jeunes ouvriers des fabriques de cigares et de tabac?	12
19) Quelle est la mission des inspecteurs de manufactures?	13
20) Quel est le premier geste concret en vue de l'instruction obligatoire, au Québec?	13
IDÉE N° 6 -POUR OU CONTRE LE PORT DU CORSET?.....	14
21) Comment le débat sur le port du corset naît-il et évolue-t-il?	14
22) Qui sont les principaux acteurs qui s'affrontent au sujet du port du corset?	14
23) Pourquoi certains médecins prennent-ils part au débat sur le port du corset?	15

24) Pourquoi les femmes n'abandonnent-elles pas le corset au 19 ^e siècle et au début du 20 ^e siècle?	16
IDÉE N° B -LE SIÈCLE DES INVENTIONS?	17
25) Comment les changements technologiques se répercutent-ils sur la vie domestique, au tournant du 20 ^e siècle?	17
26) Quel est l'impact des nouveaux appareils domestiques sur la vie des femmes, au tournant du 20 ^e siècle?	17
27) Quel est impact des changements technologiques sur l'alimentation?	18
IDÉE N° C -LA RUÉE VERS L'OR ET APRÈS...	19
28) Comment les immigrants d'origine chinoise s'intègrent-ils à la Colombie-Britannique, durant et peu après la ruée vers l'or?	19
29) Quel est l'impact de la venue des chercheurs d'or sur les Autochtones en Colombie-Britannique?	20
IDÉE N° D -VIE ET MORT D'UN VILLAGE PIONNIER.....	21
30) Quelle est l'importance des activités commerciales dans la baie de Burrard Inlet pour le développement de Vancouver?	21
31) Quelle est la taille de l'industrie forestière en Colombie-Britannique, dans les années 1870?	21
32) Quelle est la santé financière de la scierie de Sewell Moody, vers 1870?	22
33) Comment la dépression économique mondiale de 1873 se répercute-t-elle au Canada?	22
34) Quel est l'impact de la crise économique de la fin du XIX ^e siècle sur l'industrie forestière, en Colombie-Britannique?	23
35) Comment la construction du chemin de fer influence-t-elle l'industrie forestière, en Colombie-Britannique?	23
36) Qu'est devenue Moodyville aujourd'hui?	24
IDÉE N° E -ENGAGEZ-VOUS QU'ILS DISAIENT	24
37) Quelles mesures le gouvernement canadien met-il de l'avant durant la Première guerre mondiale?	24
38) À quel type d'opérations les troupes canadiennes prennent-elles part?	24
39) Pourquoi la Bataille de Vimy est-elle symbolique pour les Canadiens ?	25
40) Quel sentiment souvent évoqué permet aux soldats canadiens de tenir le coup?	25
41) Quelles sont les conditions de vie au combat?	26
42) Pourquoi les historiens caractérisent la Première guerre comme étant une guerre de tranchées ?.....	27
43) Quels vices accablent la société canadienne durant la guerre et quelles sont les mesures mises en place pour y remédier ?	28
44) Quelles sont quelques-unes des conséquences du premier conflit mondial ?.....	28
IDÉE N° F -BATEAUX À CONSTRUIRE.....	29
45) Quelle est l'ampleur de la production navale au Canada, durant la Seconde Guerre mondiale ?	29

46) Comment la ville de Vancouver participe-t-elle à l'industrie de guerre ?	29
47) Quelles sont les étapes de conception d'un navire?	29
48) Quel est le mode de construction d'un navire?	30
49) Quels sont les principaux matériaux requis pour la construction d'un cargo?	30
50) Quels sont les installations et principaux équipements requis pour la construction d'un cargo?	31
51) Comment débute la construction d'un cargo?.....	31
52) Quelle est la principale technique pour assembler les plaques de métal?.....	32
53) Comment s'achève la construction d'un navire?.....	32
IDÉE à venir... -PARCOURS DE FEMMES	32
54) Quels emplois les femmes des quartiers ouvriers occupent-elles durant la seconde moitié du 19 ^e siècle?	33
55) Pourquoi des femmes francophones choisissent-elles la vie religieuse au 19 ^e siècle?	33
56) Comment les femmes s'assurent-elles une certaine « sécurité financière », au 19 ^e siècle, au Québec?	34
IDÉE à venir... -AU FEU!.....	34
57) Comment la population et les autorités de Montréal s'organisent-elles suite au grand incendie de 1852?	34

IDÉE N° 1 -REPORTER EXPERT

1) Quelle est la population de chacun des quartiers anciens de Montréal durant la seconde moitié du 19^e siècle?

Population des quartiers anciens de Montréal
1861-1901

	1861	1871	1881	1891	1901
Total des quartiers de base (limites de 1792)	90 323	107 225	140 747	182 695	203 078
Montréal-Centre	6 750	5 264	4 635	5 119	4 110
Quartier Centre	1 424	1 110	827	675	1 094
Quartier Ouest	2 831	1 265	842	1 007	439
Quartier Est	2 495	2 889	2 966	3 437	2 577
Montréal-Ouest	44 288	55 670	68 606	85 513	91 377
Quartier Sainte-Anne	16 200	18 639	20 443	23 003	21 835
Quartier Saint-Antoine	15 190	23 925	33 834	44 626	47 653
Quartier Saint-Laurent	12 898	13 106	14 318	17 884	21 889
Montréal-Est	35 967	46 291	67 506	92 063	107 591
Quartier Saint-Jacques	13 104	17 680	25 398	32 393	40 041
Quartier Saint-Louis	12 667	14 916	19 375	24 924	26 919
Quartier Sainte-Marie	10 196	13 695	22 733	34 746	40 631
Institutions religieuses	3 318				

Source : Recensements du Canada.

Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p.76.



2) Quelle est la population des principales municipalités de la banlieue de Montréal vers la fin du 19^e siècle?

Population des principales municipalités de la banlieue de Montréal
1871-1901

Municipalité	1871	1881	1891	1901
Saint-Gabriel		4 506	*9 986	*15 959
Sainte-Cunégonde		4 849	9 291	10 912
Saint-Henri		6 415	13 413	21 192
Saint-Jean-Baptiste	4 408	5 874	*15 423	*26 754
Saint-Louis		751	3 537	10 933
Côte Saint-Louis	2 215	1 571	2 972	*9 025
Hochelaga	1 061	4 111	*8 540	*12 914

* Annexée à Montréal.

Source : Recensements du Canada.

Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p.85.



IDÉE N° 2 -COLLECTIONNEUR NOSTALGIQUE

3) Quelles sont les préoccupations du fondateur du Musée McCord?

« David Ross McCord [1844-1930] se consacre toute sa vie, mais particulièrement après les années 1880, à la création d'un musée d'histoire canadienne pour son pays. Plusieurs ont partagé cette passion avec lui. De nombreux Canadiens, passant en revue leur passé et inquiets de leur avenir, se tournent vers l'histoire pour se définir et se justifier. Pour eux, l'avenir du pays est incertain. Les prétentions territoriales grandissantes des Américains, les conflits internes, les dissensions régionales et la stagnation de la croissance économique, ponctuée de dépressions périodiques, ont sévèrement entravé les promesses de la Confédération. Vingt ans après la Confédération, l'idée du Canada semble avoir échoué. La réapparition de conflits religieux et culturels – rébellion de Riel, règlement de la question des Biens des jésuites, retour du mouvement séparatiste

néo-écossais, conflit fédéral-provincial – ébranlent la confiance des Canadiens en leur capacité à résoudre leurs différends nationaux. De la même façon, l'industrialisation et l'urbanisation et leur cortège de taudis, de pauvreté, de maladie et de violences semblent menacer les idéaux de la société canadienne ».

Miller, Pamela et al. *La famille McCord, une vision passionnée / The McCord Family, A Passionate Vision*, Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne/McCord Museum of Canadian History, 1992, p. 84.



IDÉE N° 3 - DÉTECTIVE VICTORIEN

4) Quels types d'industries retrouve-t-on à Montréal, durant la seconde moitié du 19e siècle?

« [À partir des années 1840] l'industrie manufacturière montréalaise s'organise sur deux pôles. Le premier est celui de l'industrie légère qui repose sur l'emploi d'une main-d'œuvre abondante, peu qualifiée et faiblement payée, parmi laquelle on retrouve surtout des Canadiens français venus du monde rural. On y recense plusieurs industries distinctes. La chaussure, vieille spécialité montréalaise, occupe le premier rang de l'industrie de la ville en 1870. La confection de vêtements prend aussi une grande importance; elle est dispersée dans de nombreux petits ateliers situés à proximité du centre-ville. De son côté, le textile, essentiellement la fabrication de tissus de coton, s'implante en banlieue où sont érigées de grandes usines, dont celle de Victor Hudon à Hochelaga. Montréal devient aussi le plus important centre canadien de transformation du tabac. Dans le vaste secteur de la production alimentaire, la ville attire de nombreuses industries : minoteries, raffineries de sucre, brasseries, distilleries, salaisons, fabriques de biscuits, etc. ».

« Le deuxième pôle est celui de l'industrie lourde. Il fait appel à une main-d'œuvre beaucoup plus qualifiée, donc mieux payée, d'origine britannique. On y distingue deux grands secteurs. Celui des produits du fer et de l'acier assure la fabrication de moteurs, de rails et de tuyaux, mais aussi de poêles, d'ustensiles, d'outils et de quincaillerie. Celui du matériel roulant de chemin de fer, lié à la présence des deux grandes entreprises ferroviaires [Grand Trunk Railway et Canadien Pacifique Railway], produit des locomotives, des wagons, et des pièces qui entrent dans leur fabrication ».

« Ce qui frappe déjà à cette époque, c'est la diversité de l'industrie montréalaise où sont représentés la plupart des grands secteurs manufacturiers ».

Linteau, Paul-André. *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 1992, p. 81-82.



IDÉE N° 5 -POUR OU CONTRE LE TRAVAIL DES ENFANTS?

5) Quels aspects de l'économie québécoise favorisent le développement industriel, au XIXe siècle?

« Protection tarifaire et main-d'œuvre à bon marché favorisaient le développement industriel du Québec, mais le gros de la production se limitait à l'industrie de consommation. Les principaux types d'industries qui s'installent au Québec durant cette période sont le textile, le cuir, le tabac et les vêtements. Industries légères qui n'exigent pas de qualifications particulières, ni d'efforts musculaires, et qui favorisent le travail des femmes et des enfants ».

[...]

« Il faut bien l'admettre, les moyens de préventions ne s'accordent pas toujours avec les vues du patron. Certains accessoires pour la protection des ouvriers par exemple, peuvent diminuer le rendement des travailleurs. Il devient alors très difficile de persuader les employeurs de leur caractère essentiel ».

Crevier, Claudette. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 45, 78.



6) Pourquoi certains enfants travaillent-ils, durant la seconde moitié du 19^e siècle?

« En Ontario et au Québec, dans les années 1880, la loi interdit le travail des enfants, des garçons de moins de 12 ans et des filles de moins de 14 ans. Mais on n'arrive pas à l'appliquer. En Nouvelle-Écosse, les garçons ne peuvent travailler avant l'âge de 10 ans, ni plus de 60 heures par semaine jusqu'à l'âge de 12 ans! Ce ne sont pas seulement les méchants capitalistes qui sont à l'origine du travail des enfants. Il y a conspiration entre les parents et les employeurs, qui tous y trouvent leur profit : l'enfant a besoin d'un apprentissage, les parents ont besoin de l'argent que l'enfant rapporte à la maison et l'employeur a besoin d'une main-d'œuvre à bon marché. Le travail des enfants n'en est pas moins répréhensible, mais le blâme doit être

partagé. D'ailleurs, la famille urbaine est en continuité avec la famille rurale; dans l'une comme dans l'autre, l'enfant travaille de longues heures ».

Waite, Peter. «Un défi continental : 1840-1900 ». In *Histoire générale du Canada*, Craig Brown (dir.), Montréal, Les éditions du Boréal, 1990, p. 411. ▲

7) En quoi la situation du père influence-t-elle le travail des enfants?

« Le travail et la santé du père sont les deux facteurs les plus importants pour rendre compte du travail des jeunes enfants. La plupart de ces enfants de moins de 15 ans travaillent parce que leur père est décédé, ou parce qu'il a l'habitude de s'enivrer ou encore parce qu'il gagne un salaire insuffisant ».

Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal, Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Les éditions du Boréal, 1995, p. 163. ▲

8) Comment les enfants des familles pauvres aident-ils leurs parents?

« [En ville, à la fin du 19^e siècle notamment] L'état d'insécurité de la famille sur le plan financier faisait peser de lourdes charges sur les enfants et on s'attendait à ce qu'ils entrent sur le marché du travail le plus vite possible. Un grand nombre d'entre eux travaillaient à temps partiel, comme messagers, livreurs, camelots et dans les ateliers familiaux. Les statistiques officielles ont considérablement sous-estimé le nombre d'enfants salariés et n'ont tenu aucun compte du travail non rétribué des fillettes employées à temps complet comme gardiennes d'enfants. La plus grande partie des fillettes de 10 à 14 ans qui n'allaient pas à l'école et ne faisaient pas partie de la main-d'œuvre ouvrière s'occupaient de tenir maison pendant que leurs mères étaient au travail ».

Copp, Terry. *Classe ouvrière et pauvreté, Les conditions de vie des travailleurs montréalais, 1897-1929*, Montréal, Les éditions du Boréal Express, 1978, p.28. ▲

9) De quelle façon les enfants d'ouvriers fréquentent-ils l'école?

« Pour les enfants des campagnes ou de la classe ouvrière urbaine, instruction et travail ne sont pas incompatibles. Souvent, les enfants des villes fréquentent l'école pendant plusieurs mois, puis ils cessent

d'y venir pour des raisons familiales ou personnelles. Leurs modèles de fréquentations ressemblent en cela à ceux des enfants des campagnes à qui l'on demande de rester à la maison pour les semailles ou les moissons. Les enfants assidus, eux, peuvent toujours disposer des heures après l'école pour mendier ou gagner de l'argent de quelque manière pour eux ou leur famille. Certains des « petits enfants » qui vendent des journaux dans les rues le soir travaillent peut-être à ces heures tardives pour gagner de l'argent tout en étudiant ».

Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal, Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Les éditions du Boréal, 1995, p. 158.



10) Dans quel type de manufactures travaillent les femmes et les enfants à Montréal en 1891?

Activités manufacturières qui occupent le plus grand nombre de femmes et d'enfants à Montréal, en 1891

Type d'établissements	Femmes	Enfants
Tailleurs et draperies	1813	123
Chemises, cravates, etc.	1078	89
Cordonnerie	1062	288
Modistes et couturiers	1009	133 (128 filles)
Fabriques de cigares	730	65 (8 filles)
Fabrication de caoutchouc	540	----
Préparation du tabac	503	101
Fourreurs et chapeliers	498	----
Sacs et boîtes de papier	241	----
Confiserie	224	----
Fabrication de soie	190	----
Fabrication de gaz	----	125 garçons
Fonderie, confection de machines	----	123 (2 filles)
Filatures de laine	----	105
Total	7888	1162

Source : Recensement du Canada, 1890-1891, vol. III, tableau I, pp. 2-387, passim.

« Ainsi, 82% de la main-d'œuvre féminine se retrouve dans ces onze secteurs manufacturiers, et 51% de la main-d'œuvre juvénile, dans neuf secteurs. Les ouvrières se partagent ainsi : 18% dans les

établissements de tailleurs et de drapiers, 11% dans la fabrication de chemises, cravates et faux-cols, de même que dans la cordonnerie et la couture. Quant à la main-d'œuvre juvénile, on en retrouve 12% dans la cordonnerie, 5% dans les ateliers de couture, dans les fonderies, dans la fabrication de gaz, dans les ateliers de tailleurs et de drapiers. Femmes et enfants composent 33% de la main-d'œuvre manufacturière. Or, cette proportion est largement dépassée dans les genres d'activités énumérés. Notons la progression : 36% dans la cordonnerie, 40% dans les manufactures de cigares, 44% dans la confiserie, 56% dans la préparation du tabac, 58% des fourreurs et des chapeliers, 65% dans les manufactures de caoutchouc, 66% dans les ateliers de drapiers, 80% dans la fabrication de chemises, cravates et faux-cols, 98% des modistes et des couturiers ».

Bonville, Jean de. *Jean-Baptiste Gagnepetit, Les travailleurs montréalais à la fin du XIXe siècle*, Montréal, Les éditions de l'Aurore, 1975, p. 36. ▲

11) Pourquoi l'enrôlement des enfants constitue-t-il un trait fondamental du système manufacturier au XIXe siècle?

« L'enrôlement de milliers d'enfants dans l'industrie montréalaise révèle un aspect de la société industrielle aujourd'hui pratiquement disparu, mais qui constituait un trait fondamental du système manufacturier au XIXe siècle. Se maintenir au niveau de subsistance constituait le défi quotidien de nombreuses familles ouvrières. À mesure que le nombre de bouches à nourrir augmentait, il fallait accroître le revenu familial. Le salaire des enfants constituait un appoint appréciable. De plus, la seule perspective qui s'offrait au fils du prolétaire était de rejoindre son père à l'usine. Une instruction sommaire suffisait à l'enfant dont l'univers se limitait à l'horizon clos de la cité manufacturière. La révolution industrielle répand donc l'esclavage industriel des enfants. Montréal, non plus que les autres villes industrielles de l'époque, n'échappe pas à cette règle ».

Bonville, Jean de. *Jean-Baptiste Gagnepetit, Les travailleurs montréalais à la fin du XIXe siècle*, Montréal, Les éditions de l'Aurore, 1975, p. 55. ▲

12) Qu'est ce que l'école d'industrie, au Québec?

« Selon une loi adoptée en 1869, le but de l'école d'industrie était « de prévenir la délinquance chez les enfants errants ou abandonnés » (p. 72).

« Les écoles d'industrie sont tenues d'instruire et d'élever les enfants qu'elles consentent de recevoir, ainsi que de pourvoir à leur subsistance. Ces écoles ne relèvent pas du ministère de l'Instruction

publique ni, à partir de 1875, du département de l'Instruction publique, mais du Secrétaire de la province. Les programmes scolaires y sont établis selon la bonne volonté et les ressources des personnes qui les dirigent.

[...]

L'ordonnance de placement constitue un ordre de détention pour une durée déterminée – la période prévue ne doit cependant pas dépasser l'époque à laquelle l'enfant atteint l'âge de seize ans – et le fait quitter l'école sans autorisation est considéré comme une évasion et, dans certains cas, puni comme tel. Après une certaine période d'hébergement, l'enfant peut être autorisé à loger à l'extérieur ou être placé en apprentissage, le tout sous la supervision des autorités de l'école. Des dispositions spécifiques visent à élever l'enfant dans le respect des croyances religieuses et à l'instruire dans sa religion.

Le financement de ces institutions est en partie à la charge du trésor provincial et en partie à la charge des municipalités concernées. S'ils en ont les moyens, les parents sont tenus à une contribution d'autant plus importante qu'ils ont eux-mêmes demandé "l'internement" de l'enfant ».

Joyal, Renée. *Les enfants, la société et l'État au Québec, 1608-1989 Jalons*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1999, p. 69.



13) Qu'est-ce que l'école de réforme, au Québec?

« Selon une loi adoptée en 1869, l'école de réforme visait « le redressement des jeunes délinquants » (p. 72).

« Les écoles de réforme sont tenues de recevoir, d'entretenir et d'élever les jeunes délinquants qui leur sont confiés jusqu'à concurrence du nombre fixé par leur certificat.

Le directeur [d'une école de réforme] peut [...] « engager » l'enfant, par contrat d'apprentissage ou pour services domestiques, en dehors de l'école. Les services de l'enfant sont alors gratuitement, à charge pour le maître de lui fournir nourriture, entretien et logement ».

Joyal, Renée. *Les enfants, la société et l'État au Québec, 1608-1989 Jalons*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1999, p. 74.



14) Quel est le niveau d'instruction des ouvriers?

« Le manque d'instruction dans les manufactures est flagrant: des enfants ignorants sont incapables de dire leur âge, des adultes sans

instruction sont incapables de lire et d'écrire. Ceci oblige les employeurs à faire venir de l'étranger des travailleurs instruits pour occuper des charges pour lesquelles les travailleurs canadiens ne sont pas formés ».

Crevier, Claudette. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 50.



15) Quelles sont les lois limitant le travail des enfants au Québec?

LOIS LIMITANT LE TRAVAIL DES ENFANTS AU QUÉBEC

1885	(Ch 32)	Pour les entreprises de 20 employés et plus Age minimum : 12 ans - garçons 14 ans - filles Certificat d'âge exigé pour les moins de 14 ans
1888	(Ch 49)	La loi précédente s'applique à toutes les fabriques et usines
1890	(Ch 26)	Dans les industries jugées insalubres et dangereuses Age minimum : 16 ans - garçons 18 ans - filles Dans les industries de tabac et cigares Age minimum : 14 ans - garçons 15 ans - filles
1892	(Ch 20)	Pour les mines seulement Age minimum : 15 ans pour les garçons pour le travail sous la terre Défendu aux filles Aucun âge minimum pour les mines métallifères
1894	(Ch 30)	Abolition de la clause de 1890 Dans les manufactures de tabac et de cigares Age minimum : 12 ans - garçons 14 ans - filles
1903	(Ch 30)	Dans les fabriques et les usines Age minimum élevé à 13 ans pour les garçons et reste à 14 ans pour les filles
1907	(Ch 39)	Age minimum 14 ans pour les garçons et les filles Exigence de formation : savoir lire et écrire pour les moins de 16 ans ou fréquentation des cours du soir
1919	(Ch 50)	Age minimum : 16 ans pour ceux qui ne savent pas lire et écrire couramment, mais l'inspecteur peut donner un permis de travail si la personne fréquente les cours du soir
1934	(Ch 35)	Les magasins sont incorporés dans la législation sur les bâtiments industriels

Source : *Statuts du Québec, 1885 à 1934*

Crevier, Claudette. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 224. ▲

16) Comment la loi concernant les maîtres et les serviteurs (au Québec) avantage-t-elle les employeurs ?

« Adoption de l'Acte concernant les maîtres et les serviteurs (S.Q.1881, ch.15)

Bien qu'elle ne mentionne pas spécifiquement les personnes mineures, la loi les concerne directement, puisqu'elle s'applique aux apprentis, serviteurs, compagnons ou journaliers. Elle sanctionne divers manquements aux contrats ou engagement liant maîtres et serviteurs.

Un juge de paix peut instruire toute plainte relative à un employé qui n'exécute pas les travaux convenus, fait preuve de paresse, d'inconduite ou de désobéissance, abandonne son service avant terme ou sans avoir donné les avis requis; s'expose à une poursuite analogue le maître qui fait preuve de cruauté envers son employé ou ne lui fournit pas d'aliments sains et en quantité suffisante.

Les contrevenants sont passibles d'amendes de vingt « piastres » au maximum. La loi s'applique partout dans la province, sauf dans les cités de Montréal et de Québec et dans les autres cités ou municipalités ayant adopté des règlements régissant les relations entre maîtres et serviteurs.

Dans les faits, cette loi est un formidable instrument de pression des maîtres à l'égard de leurs serviteurs. Avec l'industrialisation naissante, elle permet aux patrons et aux contremaîtres d'imposer une discipline rigoureuse dans les manufactures, notamment à l'égard des enfants, qui y occupent des emplois subalternes ».

Joyal, Renée. *Les enfants, la société et l'État au Québec, 1608-1989 Jalons*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1999, p. 86-87. ▲

17) Pourquoi l'apprentissage dans les manufactures est-il un système d'esclavage déguisé, selon Jean-Baptiste Gagnepetit?

« Dans l'économie pré-industrielle, à l'époque où florissaient les compagnonnages, l'apprentissage remplissait un rôle essentiel au maintien du métier. L'apprenti faisait partie de la famille du maître; il n'était pas payé. Avec le développement de la manufacture, la division du travail et la simplification des tâches dévaluent le long apprentissage de naguère. La rémunération de l'apprenti est introduite. Au XIXe siècle, si le terme apprentissage survit, il ne

désigne plus l'initiation poussée aux techniques d'un métier. L'apprenti, dans l'établissement manufacturier, est devenu l'homme de peine, sur lequel on se décharge des besognes secondaires, des courses, des travaux domestiques. Aucun texte de loi ne définit l'apprenti, bien que le terme soit utilisé dans l'Acte des manufactures [loi promulguée au Québec, en 1885]. Jean-Baptiste Gagnepetit [pseudonyme de Jules Helbronner] juge sévèrement les résidus de l'ancien apprentissage, de même que les moyens auxquels recourent les employeurs pour s'assurer l'obéissance de leurs apprentis :

J'ai vu beaucoup de ces causes et elles se ressemblent toutes. L'enfant était payé, il n'avait pas fait sa tâche et alors on le maltraitait; il quittait et son maître armé de cette loi ridicule des maîtres et des serviteurs inscrite dans les règlements de la bonne ville de Montréal, demandait la punition, l'emprisonnement de l'enfant, ou son retour à ce qui n'est souvent qu'un esclavage déguisé [La Presse, 6 décembre 1884].

[...] Des représentants ouvriers, à l'instar d'Helbronner, réclament la suppression de ce qu'ils considèrent comme un esclavage. Ils proposent, comme moyen d'initiation aux métiers, l'école manuelle, telle qu'elle se répand en France et aux États-Unis ».

Jules Helbronner, *La Presse*, 12 juin 1885, cité par Claudette Crevier. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 60.



18) Quel est le sort réservé aux jeunes ouvriers des fabriques de cigares et de tabac?

« Le rapport de la Commission royale d'enquête de 1886-1889 révélait que des garçons et des filles d'environ une dizaine d'années avaient été trouvés en grand nombre dans les fabriques de cigares et de tabac. Certains témoins, à peine âgés de quatorze ans, avaient terminé leur apprentissage. " Le mal, dans ces cas, était d'autant plus apparent, qu'il était évident que le tabac avait arrêté la croissance des témoins et empoisonné leur sang." Les témoignages entendus devant la Commission d'enquête tenue à Montréal en 1888, indiquaient que " les ateliers de fabrication de cigares sont presque exclusivement remplis de jeunes garçons, désignés sous la dénomination d'apprentis" [La Presse, 30 mai 1890]. L'état de compagnon-cigarier était en voie de disparition, celui-ci étant remplacé lentement par les machines dont la surveillance et la manipulation pouvaient être faites par un enfant. Ce système s'implanta lentement et les patrons avaient " comme tactique de renvoyer de leur service tout apprenti qui avait l'ambition de

devenir compagnon, pour le remplacer de suite par un autre apprenti” [La Presse, 30 mai 1890] ».

Crevier, Claudette. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 87-88.



19) Quelle est la mission des inspecteurs de manufactures?

« Il ne faut pas oublier que la mission des inspecteurs des manufactures est une mission essentiellement philanthropiques; que leurs devoirs s’accomplissent toujours entre deux parties ayant souvent des intérêts opposés, et que dans toutes circonstances ils ne doivent pas se laisser guider que par l’observance de la plus strict (sic) équité dans les questions qui affectent les droits des patrons et les exigences des ouvriers. L’entente cordiale entre patrons et ouvriers doit être l’unique objet de leur mission, car indubitablement la solidarité des intérêts des patrons et des ouvriers, une fois bien comprise pas les parties intéressés (sic), est un le moyen le plus efficace d’arriver à une prospérité commune ».

Rapports des inspecteurs des manufactures, 1890, par Claudette Crevier. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 57.

« En ce qui concerne notre loi, les amendes qui peuvent être infligées sont tellement insignifiantes, que même en gagnant l’action engagée, l’inspecteur perdrait en frais de procédure une somme plus forte que l’amende imposée à l’industriel ».

Louis Guyon, *Rapports des inspecteurs de manufactures*, 1890, cité par Claudette Crevier. « État et travail des enfants au Québec (1880-1900) ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 62.



20) Quel est le premier geste concret en vue de l’instruction obligatoire, au Québec?

« Le premier geste concret en vue de l’établissement, au Québec, de l’instruction obligatoire, fut posé par le Dr Tancrede Boucher de Brosbois, député de Shefford qui, le 5 mars 1901, déposait à l’Assemblée législative, un projet de loi “ à l’effet d’assurer une meilleure assistance aux écoles publiques.” Selon ce projet de loi, les parents ou tuteurs eussent été obligés, sous peine d’amende, d’envoyer leurs enfants, de 8 à 13 ans, aux écoles de leur

municipalité, au moins pendant seize semaines durant l'année scolaire. Des dispositions prévoyaient le respect des croyances religieuses de chaque groupe, catholique et protestant. Un débat très intéressant fut ainsi amorcé à l'Assemblée législative ».

Audet, Louis-Philippe. *Histoire de l'enseignement au Québec, Tome 2*, Montréal, Holt, Reinhart et Winston Ltée, 1971, p. 248-249.



IDÉE N° 6 -POUR OU CONTRE LE PORT DU CORSET?

21) Comment le débat sur le port du corset naît-il et évolue-t-il?

« Pourtant, à partir du milieu du siècle, d'intenses discussions sur le but et la signification du corset ont lieu entre médecins, ministres, couturiers, féministes, réformateurs de l'habillement féminin, militants de la santé et de l'hygiène, et partisans du laçage serré. Leur long débat laisse entendre que des efforts continus sont déployés pour assurer le maintien du corset.

Au début du 20^e siècle, les corsets se resserrent encore davantage. La situation donne un souffle nouveau à leurs opposants et le débat reprend de plus belle ». [trad.]

Field, Jill. « Fighting the corsetless Evil » : Shaping Corsets and Culture, 1900-1930, *Journal of Social History* 33.2 (1999) 355-384 [En ligne] http://muse.jhu.edu/journals/journal_of_social_history/v033/33.2fields.html



22) Qui sont les principaux acteurs qui s'affrontent au sujet du port du corset?

« Les controverses du corset qui font rage durant tout le siècle n'opposent pas principalement fervents adversaires à fidèles partisans du port du corset. [...] Même si l'on trouve des "extrémistes" des deux côtés du débat, la plupart des gens ont une attitude centriste. Ils s'opposent au "laçage serré" et à "l'abus" du corset mais restent en faveur de son utilisation "modérée", quelle que soit la définition donnée à ces termes ». [trad.]

Valerie Steele. *The Corset: A Cultural History*. New Haven, Connecticut Yale University Press, 2001, p. 52.

« [...] Parmi les éléments durs de la lutte anticorset figurent de nombreux médecins (mais pas tous) et de nombreuses féministes (mais pas toutes). [...] Cependant, les féministes et les femmes médecins sont elles-mêmes ambivalentes à l'égard du corset ». [trad.]

Valerie Steele. *The Corset: A Cultural History*. New Haven, Connecticut Yale University Press, 2001, p. 59.

« [...] Les médecins ne sont pas les seuls que la société moderne et la mode inquiètent. Au Canada, la Ontario Woman's Christian Temperance Union déclare publiquement que la mode féminine nuit à la santé. Aux États-Unis, dans les années 1840 et 1850, des féministes tentent de rejeter les préceptes de la mode et de porter le costume bloomer, rendu célèbre par Amelia Bloomer ». [trad.]

Wendy Mitchinson. *The Nature of Their Bodies. Women and their Doctors in Victorian Canada*. Toronto, University of Toronto, 1991, p. 70.

« Les hommes n'obligent pas les femmes à porter le corset. Au contraire, beaucoup de symboles d'autorité masculins, dont des médecins, s'opposent au port du corset. C'est aussi le cas d'une minorité bruyante de réformateurs de l'habillement des deux sexes, qui se demandent pourquoi une majorité de femmes continuent de porter le corset ». [trad.]

Valerie Steele. *The Corset: A Cultural History*. New Haven, Connecticut Yale University Press, 2001, p. 35.



23) Pourquoi certains médecins prennent-ils part au débat sur le port du corset?

« Pourquoi les médecins voudraient-ils prendre part au débat sur le corset? Au 19^e siècle, la profession médicale (dominée par des hommes et très patriarcale) se voit attribuer la responsabilité de maintenir la santé, en plus de celle de combattre la maladie. L'hygiène personnelle et la santé publique sont dorénavant de son ressort. Chez les femmes, l'hygiène personnelle comprend les questions de mode et de beauté, la sexualité, la maternité et les questions "délicates". Le concept de la santé s'élargit et englobe dorénavant la santé morale, spirituelle, psychologique, sexuelle et publique, ainsi que le bien-être des générations futures. Comme les moyens de communication de tout genre, y compris les revues spécialisées et de vulgarisation, se multiplient tout au long du siècle, les médecins commencent à publier leurs points de vue à propos de ces questions ». [trad.]

Valerie Steele. *The Corset: A Cultural History*. New Haven, Connecticut Yale University Press, 2001, p. 83.

« Durant ces deux décennies (1880 et 1890), les ouvrages médicaux offrent des informations beaucoup plus précises sur les méfaits de la mode, peut-être en raison de la place grandissante qu'occupe la gynécologie et de la prolifération de l'information sur les maladies propres aux femmes. À l'instar des décennies précédentes, les médecins s'inquiètent principalement du laçage serré et du port du corset. D'après les ouvrages, ils peuvent tous deux causer les troubles suivants : fausse-couche, déviation utérine, inflammation locale du foie, calculs et coliques biliaires, foie flottant, abdomen proéminent et entéroptose, prolapsus et flexion de l'utérus, incurvation latérale de la colonne, anémie, chlorose, dyspepsie, capacité pulmonaire réduite et inanition d'oxygène, névralgie intercostale, faiblesse oculaire, mal de Bright ». [trad.]

Wendy Mitchinson. *The Nature of Their Bodies. Women and their Doctors in Victorian Canada*. Toronto, University of Toronto, 1991, p. 68. ▲

24) Pourquoi les femmes n'abandonnent-elles pas le corset au 19^e siècle et au début du 20^e siècle?

« Il existe certainement un lien étroit entre l'hésitation des femmes à abandonner le corset et leur intérêt pour la mode. Mais on ne peut attribuer à la mode le pouvoir de pousser les femmes à agir contre leur intérêt ». [trad.]

Valerie Steele. *The Corset: A Cultural History*. New Haven, Connecticut Yale University Press, 2001, p. 35.

« Les femmes âgées, et non les hommes, ont la responsabilité première d'assurer le respect des normes vestimentaires. Dans la famille, le patriarche délègue habituellement à sa femme, voire à sa mère, le pouvoir de décider des vêtements que porteront les membres de la famille de sexe féminin. Le poids qu'exercent les normes de bienséance et de respectabilité au plan culturel rend difficile l'abandon du corset, même par celles qui le désirent [...]

Durant le 19^e siècle, la vie se transforme rapidement, ce qui pousse la société à tenter nerveusement de conserver certaines traditions, particulièrement celles qui se rapportent aux femmes. En outre, comme la sécurité socio-économique de la plupart des femmes dépend de leur mariage, on comprend que leurs mères et grand-mères veulent maximiser leur attrait physique et protéger leur réputation de jeunes femmes convenables ». [trad.]



IDÉE N° B -LE SIÈCLE DES INVENTIONS?

25) Comment les changements technologiques se répercutent-ils sur la vie domestique, au tournant du 20^e siècle?

« Les changements technologiques ne modifieront que légèrement le lieu de travail des femmes et les tâches quotidiennes qu'elles effectuent au foyer. Car si à la fin de notre période la technologie qui pourrait alléger le travail domestique existe déjà, elle n'est pas à la portée de tous. Au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, la plomberie a fait son apparition dans certaines habitations; on dispose de meilleurs cabinets d'aisance; on se chauffe et on s'éclaire au gaz et à l'électricité. Si les poêles plus sophistiqués, le chauffage à la vapeur et les nouveaux gadgets à usage domestique rendent plus confortable la vie de la maîtresse de maison dans les habitations des familles les plus fortunées de Montréal, ils posent du même coup des difficultés nouvelles pour leurs domestiques. Ce n'est que bien plus tard, dans le courant du XX^e siècle, que le gaz et l'électricité alimenteront la plupart des logements ouvriers. Pour l'heure, les principaux progrès dont profiteront les femmes de la classe ouvrière au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle sont l'apparition de l'eau courante, des poêles de fonte et, chez les ouvriers les mieux payés, des toilettes intérieures ».

Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Les éditions du Boréal, 1995, p. 206.



26) Quel est l'impact des nouveaux appareils domestiques sur la vie des femmes, au tournant du 20^e siècle?

« [...] il existe un écart considérable entre la date de l'invention des appareils domestiques, d'une part, et leur diffusion et utilisation par les ménagères, d'autre part. Même si la plupart des appareils ont été inventés et brevetés avant 1900, [...] seules quelques femmes fortunées ont pu ressentir les « bienfaits » de la technologie. Aux États-Unis, à cause de la lenteur de leur diffusion, les innovations technologiques ont eu peu d'effets sur la vie domestique d'avant 1920. Les résidentes des grandes villes sont les premières touchées; pour les résidentes des petites villes, il faudra attendre après 1930. Pour que la nouvelle technologie influence la vie des femmes, il ne suffisait pas que l'électricité soit inventée ou que des compagnies de gaz aient pignon sur rue. La compagnie du gaz de Montréal, formée en 1847, se

consacre d'abord à l'éclairage des rues, de même que les compagnies d'électricité qui voient le jour à Montréal, à partir de 1878. Ces services sont distribués par des compagnies privées qui desservent surtout les entreprises industrielles, les municipalités et quelques citoyens fortunés.

Les produits offerts par le magasin *Eaton* dans son catalogue de 1901 nous renseignent sur ce que les acheteuses éventuelles peuvent facilement se procurer. Les appareils électroménagers sont quasiment absents et *Eaton* n'annonce que quelques objets fonctionnant à l'électricité, tels que des éventails, des sonnettes et des lampes. On retrouve autant de lampes à gaz et à l'huile que de lampes électriques, ce qui nous apprend que l'électricité n'est pas encore la source première d'éclairage des maisons canadiennes.

Des innovations technologiques font leur apparition dans les cuisines. À Montréal, Meilleur & Co. produit en 1864 des poêles au charbon. Beaucoup plus efficaces que les anciens poêles au bois, ces nouveaux poêles n'allègent guère, semble-t-il, le travail des ménagères. D'une part, [...] il faut surveiller autant qu'avant les jeunes enfants pour qu'ils ne se brûlent pas et, d'autre part, faire le feu est une tâche longue et malpropre ».

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, éd. Le jour, 1992, p. 202.



27) Quel est l'impact des changements technologiques sur l'alimentation?

« Le développement d'un réseau ferroviaire entraîne une diversification dans l'alimentation. Fruits et légumes peuvent être transportés dans des wagons frigorifiques, qui font leur apparition aux États-Unis dès 1865, après la guerre civile. L'industrie de la conservation alimentaire connaît aussi une certaine expansion durant les dernières décennies du siècle; au Québec, cette industrie démarre après 1870 et de plus en plus de produits en conserve se retrouvent sur le marché. Le coût des conserves est cependant élevé : la boîte de corned-beef et la boîte de pêches se détaillant 15 cents l'unité en 1901, soit approximativement le salaire d'une heure de travail. Inutile de préciser que la ménagère de milieu ouvrier n'a pas les moyens d'offrir du « prêt-à-servir » à ses enfants ».

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, éd. Le jour, 1992, p. 204.



IDÉE N° C -LA RUÉE VERS L'OR ET APRÈS...

28) Comment les immigrants d'origine chinoise s'intègrent-ils à la Colombie-Britannique, durant et peu après la ruée vers l'or?

« Quelques Chinois se sont peut-être rendus dans l'île de Vancouver à la fin du dix-huitième siècle, alors que prospérait le commerce des fourrures trans-pacifique, mais les premiers Chinois qui s'y établissent sont attirés par la ruée vers l'or sur le fleuve Fraser. Certains viennent en 1858 avec les premiers chercheurs d'or de Californie; d'autres suivent, en provenance de Hong Kong et de la Chine. Plusieurs centaines demeurent à Victoria et approvisionnent les chercheurs d'or ou servent d'entrepreneurs en main-d'œuvre. À l'été de 1860, la nouvelle colonie continentale de la Colombie-Britannique compte environ 4 000 Chinois, mais ce nombre fluctue selon la prospérité des mines. En 1866, la fièvre de l'or tombe, et le gouverneur estime à 1 705 le nombre des Chinois. La plupart s'adonnent à l'exploitation de gisements alluvionnaires, activité qui n'exige qu'un investissement minimal, et se limitent aux placers abandonnés ou vendus par les blancs parce qu'ils ne sont plus rentables. D'autres se livrent à diverses activités, par exemple, la culture et la vente de légumes frais, la coupe de bois de corde et l'exploitation de blanchisseries et de restaurants. À l'ère coloniale, les Chinois disputent rarement des emplois aux blancs et, comme les mineurs blancs, ils sont nomades et se déplacent lorsqu'ils apprennent la découverte de nouveaux gisements d'or. Aussi partagent-ils avec la majorité des habitants blancs l'image de migrants de passage venus faire fortune et non s'établir. Ils se mêlent peu à la société blanche et sont victimes des préjugés antichinois que les blancs ont apportés de Californie et d'Australie. Dans la Colombie-Britannique coloniale, ils jouissent néanmoins d'une parfaite égalité juridique.

Les terrains aurifères épuisés, les Chinois s'engagent comme domestiques, surtout à Victoria, comme aide-mineurs à Nanaimo, comme ouvriers saisonniers dans les nouvelles conserveries de saumon de la vallée du Fraser. En général, les employeurs aiment la main-d'œuvre chinoise parce qu'elle est bon marché et fiable. La population ne partage pas ce sentiment ».

Tan, Jin and Patricia E. Roy. *The Chinese in Canada*, Ottawa, Canadian Historical Association, 1985, p. 6-7.



29) Quel est l'impact de la venue des chercheurs d'or sur les Autochtones en Colombie-Britannique?

« La ruée vers l'or dans la région du Fraser et de la Thompson marque un tournant pour les peuples autochtones du plateau du Nord. Depuis plusieurs décennies, ils s'adaptent au commerce des fourrures et aux possibilités économiques qu'il procure. Leur acculturation progressive débute. En 1858, cependant, le commerce des fourrures a presque disparu, de nouvelles maladies comme la variole se propagent rapidement et ont des conséquences désastreuses, l'exploitation minière perturbe la migration des saumons et dépossède les Indiens de leurs villages et pêcheries le long des rivières. Les colons s'approprient les terres arables au détriment des tribus, qui n'ont ni le nombre ni la force pour défendre leurs intérêts. Les nouveaux habitants demandent le déplacement des Indiens qu'ils disent responsables de la criminalité, de la prostitution et du commerce florissant de l'alcool (Fisher, 1977; 109-117) ». [trad.]

Beckham, Stephen Dow. "History since 1846", In *Handbook of North American Indian*, vol. 12, *Plateau*, sous la dir. de Deward E. Walker Jr., Washington, Smithsonian Institution, 1998, p. 157.

« Seuls ou en groupe, certains Indiens tentent de s'opposer à l'arrivée des Blancs. D'autres abdiquent, d'avis qu'ils ne peuvent rien faire pour changer la situation ». [trad.]

Fisher, Robin. *Contact and Conflict: Indian-European Relations in British Columbia, 1774-1890*, Vancouver, University of British-Columbia Press, 1977, p. 117.

« Durant les années 1870 et 1880, on installe les Indiens du plateau dans des réserves. Compte tenu de la taille restreinte et du système d'unités politiques séparées des bandes, les réserves ont tendance à être petites et dispersées. Chaque bande garde son village traditionnel mais perd son territoire de chasse et de cueillette. Les réserves sont érigées sur des terres appartenant depuis toujours aux Indiens, qui ne signent pas de traités et ne cèdent d'aucune autre façon quelconque partie du territoire restant.

Mais lorsqu'on les enferme dans des réserves, les groupes autochtones perdent le contrôle des ressources économiques importantes situées à l'extérieur des limites établies. Les ranchs et les colonies se multiplient sur le reste de leurs terres traditionnelles, ce qui chasse le gibier et détruit les zones propices à la cueillette des baies sauvages et à l'extraction de racines. Des barrages inondent bon nombre des lieux

traditionnels de pêche situés aux abords des canyons et des chutes ». [trad.]

McMillan, Allan D. *Native Peoples and Cultures of Canada. An Anthropological Overview*, Vancouver/Toronto, Douglas & McIntyre, 1988, p. 167-168. ▲

IDÉE N° D -VIE ET MORT D'UN VILLAGE PIONNIER

30) Quelle est l'importance des activités commerciales dans la baie de Burrard Inlet pour le développement de Vancouver?

« Mais, compte tenu de l'importance que prendra plus tard Vancouver, l'événement le plus significatif des années 1860 est peut-être l'émergence de Burrard Inlet, un port de mer qui commence déjà à rivaliser avec ceux de Victoria et de New Westminster. Le commerce dans l'anse se résume presque entièrement à l'exploitation du bois. En 1865, Edward Stamp entreprend la construction de Hastings Mill sur la rive Sud. Deux ans plus tard, « Gassy Jack » Deighton fonde l'hôtel Deighton dans Gastown, le premier noyau urbain de Vancouver dont le nom respectable est Granville. Plus à l'Ouest, Jemeriah Rogers ouvre un commerce de mâts de navire à Jericho Beach, appelé à l'époque Jerry's Cove. Sur la rive Nord à Moodyville – qui deviendra plus tard North Vancouver –, « Sue » Moody a déjà construit une scierie à vapeur. Des voiliers transportent du bois de sciage et des mâts des exploitations de Hastings et de Moodyville jusqu'à San Francisco, l'Amérique latine, l'Australie, la Chine et même l'Angleterre. Les scieries de Burrard Inlet et leurs minuscules colonies donnent encore l'impression d'un prolongement de New Westminster, à laquelle l'anse est rattachée par voie de terre. Seule une poignée de visionnaires imagine déjà l'avenir prospère que connaîtra l'anse à titre de l'un des grands ports de mer du Canada ». [trad.]

Woodcock, George. *British Columbia, a History of the Province*, Vancouver/Toronto, Douglas & McIntyre, 1990, p. 123. ▲

31) Quelle est la taille de l'industrie forestière en Colombie-Britannique, dans les années 1870?

« L'exploitation du bois, qui deviendra la principale industrie de la Colombie-Britannique, demeure [dans les années 1870] une activité de faible envergure. L'économie des villages des environs stagne, et les gens achètent très peu de bois. Heureusement, les scieries de Burrard Inlet peuvent compter sur le marché de l'exportation. En tout 27 scieries emploient approximativement 400 personnes ». [trad.]

Woodcock, George. *British Columbia, a History of the Province*, Vancouver/Toronto, Douglas & McIntyre, 1990, p. 152. ▲

32) Quelle est la santé financière de la scierie de Sewell Moody, vers 1870?

« Au milieu de 1868, la scierie Moody (maintenant alimentée à la vapeur) a déjà expédié près de 6 000 000 de pieds de bois de sciage et 800 000 bardeaux (tous coupés à la main) en une année, comparativement aux 4 000 000 de pieds de bois de sciage et 100 000 bardeaux de la scierie d'Edward Stamp. Mais un autre aspect encore plus notable distingue les deux entreprises : Edward Stamp doit fermer ses portes alors que Moody continue de prospérer. Les affaires de Sewell Moody vont si bien qu'il fait installer un télégraphe pour relier Hastings Mill à la ville royale et que l'incendie qui ravage sa scierie l'incommodé à peine et il reprend très vite sa production ». [trad.]

Paterson, Thomas W. *British Columbia, The Pioneer Years*, Langley (B.C.), Stagecoach Publishing, 1977, p. 67. ▲

33) Comment la dépression économique mondiale de 1873 se répercute-t-elle au Canada?

« Six ans après la fondation du Canada moderne, l'économie du pays – comme celle de la majorité des nations développées – tente de se relever d'une dépression économique sans précédent. La contraction de l'activité économique débute en 1873 et dure pendant une période qui varie selon le pays. En Grande-Bretagne, les effets de la crise se poursuivent probablement jusqu'à la fin du siècle environ. Aux États-Unis, la récession est bien plus prononcée, mais dure moins longtemps. Au Canada, comme nous l'avons déjà mentionné, la crise fait grimper le chômage, un problème auquel s'attaquent les artisans de la politique nationale. Même si il n'y a aucune donnée concrète indiquant l'ampleur du problème, le manque d'emplois inquiète et, jumelé à la baisse de plus de 20 p. 100 des importations dans les années 1870, laisse présager une situation bien plus grave qu'elle ne le semble. Dans une économie simple, les importations donnent un bon aperçu des mouvements du revenu national ». [trad.]

Marr, William L. and Donald G. Paterson. *Canada: An Economic History*, Toronto, Gage Publishing, 1980, p. 340. ▲

« Lorsque survient le krach boursier de 1873, le Canada compte trente scieries qui produisent des pâtes ou du papier. En 1878, dix ont

disparu et sept sont inactives; treize seulement sont encore en exploitation ». [trad.]

Naylor, R.T. *The History of Canadian Business 1867-1914, Volume Two - Industrial Development*, Toronto, James Lorimer & Company, 1975, p. 79. ▲

34) Quel est l'impact de la crise économique de la fin du XIX^e siècle sur l'industrie forestière, en Colombie-Britannique?

« Entre 1890 et 1914, les facteurs économiques jouent un rôle considérable dans le développement de l'industrie, l'élaboration des lois du pays et, éventuellement, la rédaction de la politique régissant l'exploitation des forêts. Tout comme le reste de la nation, la Colombie-Britannique souffre de la longue dépression qui assombrit la seconde moitié du XIX^e siècle. Au début des années 1890, le nombre de scieries dans la province est en chute libre. En général, l'industrie stagne jusqu'en 1898, lorsque l'arrivée d'un grand nombre de colons venus s'établir dans les Prairies stimule enfin la demande de bois de la côte Ouest ». [trad.]

Gillis, Peter R. and Thomas R. Roach. "A Touch of Pinchotism : Forestry in British Columbia, 1912-1939", In *A History of British Columbia, Selected Readings* (Patricia E. Roy (eds.), Toronto, Copp Clark Pitman Ltd, 1989, p. 76. ▲

35) Comment la construction du chemin de fer influence-t-elle l'industrie forestière, en Colombie-Britannique?

« La construction du chemin de fer transcontinental consomme des quantités énormes de bois. À l'intérieur des terres, des scieries s'installent le long de l'emprise de la voie. D'autres ouvrent leurs portes sur les rives de la rivière Fraser et autour de Burrard Inlet. Ce remaniement géographique aura des avantages pour l'industrie jusque dans les années 1950 puisque les plus grandes usines de transformation s'installent de plus en plus à l'extrémité sud-ouest de la province. En 1891, ... la ville de Vancouver... a remplacé Victoria au rang de plus grande collectivité de la Colombie-Britannique. Elle compte 14 000 habitants, ou 14 p. 100 de la population de la province. En 1900, Vancouver est la capitale financière de la région et contrôle les importantes ressources de l'arrière-pays qui s'étend au Nord et à l'Est ». [trad.]

Gillis, Peter R. and Thomas R. Roach. "A Touch of Pinchotism: Forestry in British Columbia, 1912-1939", In *A History of British Columbia, Selected Readings* (Patricia E. Roy, eds.), Toronto, Copp Clark Pitman, 1989, p. 74.



36) Qu'est devenue Moodyville aujourd'hui?

« Aujourd'hui, Moodyville est une banlieue de la troisième ville en importance au Canada et continue de prospérer sous le nom de North Shore. Chaque année le 30 janvier, les habitants célèbrent le jour de Moodyville, en mémoire du passé glorieux de la région et de Sewell Prescott Moody, le visionnaire du bois qui lui a ouvert la voie. L'arrivée du chemin de fer en 1880 a peut-être assuré l'épanouissement de Vancouver, mais c'est l'industrie du bois qui l'a mis au monde ».
[trad.]

Paterson, Thomas W. *British Columbia, The Pioneer Years*, Langley (B.C.), Stagecoach Publishing, 1977, p. 69.



IDÉE N° E -ENGAGEZ-VOUS QU'ILS DISAIENT

37) Quelles mesures le gouvernement canadien met-il de l'avant durant la Première guerre mondiale?

« En août, le gouvernement accorda, le droit de vote aux soldats, à leurs épouses, leurs sœurs et leurs mères et retira le leur aux citoyens nés en territoire ennemi avant 1902. Choquante à l'époque et depuis lors, la Loi des élections en temps de guerre convainquit les Libéraux favorables à la conscription de se joindre à Borden ou d'affronter une lutte sans espoir. À la tête d'un gouvernement d'union, Borden fit sa campagne durant l'automne 1917 avec les idées progressistes qu'il avait toujours prônées et que les Conservateurs avaient toujours méprisées, soit le droit de vote pour les femmes, la nationalisation des chemins de fer, une fonction publique fondée sur le mérite et bien sûr, beaucoup d'ardeur face à l'effort de guerre ».

Morton, Desmond, « La Guerre d'indépendance du Canada une perspective anglophone », dans Roch Legault et Jean Lamarre (dir.), *La Première Guerre mondiale et le Canada: contributions sociomilitaires québécoises*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999, p. 22-23.



38) À quel type d'opérations les troupes canadiennes prennent-elles part?

« Les troupes canadiennes prenant part à la Première Guerre mondiale participent surtout à des opérations offensives. Mais leur première en est une défensive: elle se déroule dans le saillant d'Ypres (la deuxième

bataille d'Ypres) alors que la Première Division canadienne fait les frais de la première attaque au moyen du gaz au chlore, dont les effets sont horribles. En dépit de lourdes pertes subies à Ypres et du terrain perdu, les Canadiens parviennent à contenir l'Armée allemande. Au Canada, l'enthousiasme pour la guerre se maintient. Les recrues continuent d'affluer et la Deuxième Division prend forme en 1915. En septembre, elle se rend en France ; un corps canadien est créé, et, en décembre, la Troisième Division canadienne vient s'y ajouter, suivie de la Quatrième Division. En juillet 1917, le Corps est mené par un commandant canadien, le lieutenant-général sir Arthur Currie ».

Swettenham, John. *La percée de la ligne d'Hindenburg*, La série des Batailles canadiennes no3, Toronto, Balmuir Book Publishing Ltd, novembre 2003, p. 2. (accessible via le site du département de la Défense nationale.)



39) Pourquoi la Bataille de Vimy est-elle symbolique pour les Canadiens ?

« Malgré les énormes pertes subies sur le front ouest [en Europe], le moral des troupes demeure élevé et tout le corps est imprégné d'un sentiment de supériorité qu'il conservera jusqu'au jour de l'Armistice. En avril 1917, les quatre divisions canadiennes, combattant côte-à-côte pour la première fois, s'emparant d'une formidable position défensive allemande: la crête de Vimy. C'est la première victoire remportée exclusivement par le Corps canadien. À partir de ce moment, le Corps canadien ne connaît que des succès et les troupes canadiennes se taillent une réputation inégalée dans l'ensemble des armées alliées ».

Swettenham, John, *La percée de la ligne d'Hindenburg*, La série des Batailles canadiennes no 3, Toronto, Balmuir Book Publishing Ltd, novembre 2003, p. 2. (accessible via le site du département de la Défense nationale.)



40) Quel sentiment souvent évoqué permet aux soldats canadiens de tenir le coup?

« France, 5 mai 1917

Nous recevons ce matin notre approvisionnement de cartouches, un nouveau masque à gaz et un casque d'acier. Nous réalisons maintenant que les choses deviennent sérieuses, et que nous avons fini de jouer "au soldat de parade" comme nous disions en Angleterre. Vers trois heures, un sergent pénètre sous la tente et annonce que nous partirons ce soir pour les tranchées. Après le départ du sous-officier, pendant quelques minutes, tout reste silencieux. On dirait que chacun réfléchit à la gravité de la nouvelle qui vient de nous être

communiquée. Je me sens pris tout à coup d'une vague crainte. Moi qui avais tant hâte de venir en France et de rejoindre les camarades qui combattent en ligne de feu, je ressens une inquiétude que je ne puis définir. Je veux pourtant être brave et bien faire mon devoir ».

Lapointe, Arthur, *Soldier of Quebec*, translated by R. C. Fetherstonhaugh, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1931, p. 23.

« Aujourd'hui, il est difficile de comprendre l'esprit de l'époque ou l'enthousiasme qui pousse ces jeunes hommes à s'engager à aller mourir. En 1914, la guerre est encore une entreprise "glorieuse". [...] Le patriotisme est un autre motif puissant. "Je ne le fais pas", comme l'écrit un jeune à sa mère, "pour l'envie du combat ou l'amour de l'aventure; je vais me battre pour notre nation." De tels sentiments sont particulièrement forts chez les immigrants de l'Angleterre, qui représentent le tiers des plus de deux millions de personnes venues s'installer au Canada depuis le début du siècle ». [trad.]

Dancocks, Daniel G., *Welcome to Flanders Fields, The First Canadian Battle of the Great War: Ypres, 1915*, Toronto, Douglas Gibson Book, 1988, p. 20-21.



41) Quelles sont les conditions de vie au combat?

« Aux premières lueurs du jour, brisé fourbu, je quitte mon misérable abri pour gagner la grande route qui s'allonge dans la direction d'Ypres. Aussitôt que j'ai atteint le chemin pierreux, je me mets à courir de toutes mes forces. Mes jambes affaiblies se soumettent tout d'abord difficilement au violent exercice que je leur impose, puis peu à peu elles se détendent. Quand je me sens à bout de force, je prends le pas. Une hutte du Y.M.C.A s'offre à moi mais, les portes sont closes. Une pancarte attire mon attention, j'y lis ces lignes. "Portes ouvertes à 6 hres a.m. pour distribution de café chaud aux soldats venant des tranchées." Je songe qu'il doit être plus de six heures, et les portes sont encore closes. En attendant l'ouverture, j'arpente la route. Je sens la faim me tirailler l'estomac. Je crois que je n'ai rien pris depuis notre départ d'Ypres hier après-midi. Les portes s'ouvrent enfin et je pénètre à l'intérieur. J'absorbe deux tasses de café chaud et des biscuits, puis ma tête alourdie par les fatigues de cette dernière nuit tombe sur ma poitrine et je me mets à sommeiller ».

Lapointe, Arthur, *Soldier of Quebec*, translated by R. C. Fetherstonhaugh, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1931, p. 74.

« Je suis brusquement réveillé par une terrible explosion qui arrache la toile formant l'entrée de notre trou et nous aveugle de poussière. Par bonheur, nous reposons encore. Debout, nous aurions été balayés par le projectile. L'artillerie ennemie est ce matin très active. Le ciel est rempli de sifflements aigus. Est-ce que les Allemands seraient en train de préparer une attaque sur notre front ? »

Lapointe, Arthur, *Soldier of Quebec*, translated by R. C. Fetherstonhaugh, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1931, p. 44.



42) Pourquoi les historiens caractérisent la Première guerre comme étant une guerre de tranchées ?

« La façon dont s'établissait une tranchée ne pouvait donner lieu à la régularité. Lors d'une avance ou d'un recul, les troupes recevaient l'ordre de s'arrêter sur une ligne imaginaire et de s'y retrancher. On se jetait alors dans les trous d'obus. S'il y en avait pas, le soldat se couchait tout bonnement à terre en se mettant à fouir le sol avec une espèce de pelle à manche court, qui était une partie importante de son équipement. Il se hâtait de creuser une fosse de six pieds de longueur et d'au moins 18 pouces de profondeur, ayant toujours soin de rejeter la terre enlevée face à l'ennemi, afin de former un parapet. Dès que le feu devenait moins vif, ou avec la tombée de la nuit, des partis de pionniers accouraient de l'arrière pour consolider la ligne, travail consistant à élargir et approfondir les trous, à relier entre eux pour former une tranchée continue. La tranchée était disposée en zigzag afin de limiter l'effet des obus ».

Filteau, Gérard, *Le Québec et le Canada et la guerre 1914-1918*, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1977, p. 43.

« La promiscuité de la vie dans les tranchées (...) favorise l'infestation par des poux et la propagation des maladies. La neige et la pluie remplissent les tranchées et y restent coincées. Aussi, les hommes passent des jours entiers les pieds plongés jusqu'aux genoux dans de l'eau crasseuse. La peau pourrit parfois de l'intérieur, une affection que l'on appelle "pied des tranchées". Les engelures mènent à l'amputation. Chez les jeunes hommes habitués aux grands espaces des prairies anglaises ou nord-américaines, la vie au fond des tranchées peut entraîner une claustrophobie grave ». [trad.]

Granfield, Linda, *Where Poppies Grow, a World War I Companion*, Toronto, Stoddart, 2001, p. 11.



43) Quels vices accablent la société canadienne durant la guerre et quelles sont les mesures mises en place pour y remédier ?

« Dans le combat contre le césarisme, tous les gens de bonne volonté doivent certainement s'entendre sur le besoin de purger la société canadienne de l'avarice, de la corruption, de l'esprit de parti, du vice et du mal que représente l'alcool. La solidarité en temps de guerre ne laisse aucune place à l'arrogance du capital, à la violence révolutionnaire ou à l'égoïsme sectaire. Aux féministes issues de la classe moyenne qui ont mené la lutte pour le droit de vote, la guerre offre un nouvel argument : si la victoire dépend du renouveau du sens moral, alors le segment de population qui fait le plus preuve de rectitude morale doit étendre son pouvoir au-delà de la famille. "Les femmes font le ménage depuis le début des temps, déclare Nellie McClung en 1916, et si elles entrent en politique, elle vous nettoieront tous les recoins où s'est amassée la poussière ». [trad.]

Morton, Desmond and J.L. Granatstein, *Marching to Armageddon, Canadians and the Great War 1914-1918*, Toronto, Lester and Orpen Dennys Limited, 1989, p. 88.



44) Quelles sont quelques-unes des conséquences du premier conflit mondial ?

« Pour les Canadiens, la Première Guerre mondiale reste, comme pour la plupart de ceux qui l'étudient, une tragédie pour la civilisation occidentale et un coup de grâce à l'illusion que la guerre est une aventure glorieuse. Soixante mille Canadiens qui partirent au combat et rentrèrent jamais et au moins soixante mille autres rentrèrent tellement mutilés de corps et d'esprit que leur vie ne fut plus jamais vraiment comme avant. La guerre tripla la dette nationale et l'impôt national sur le revenu, un expédient de guerre, est toujours avec nous aujourd'hui. Les femmes canadiennes ont obtenu le droit de vote et tous les Canadiens ont perdu le droit de boire durant la guerre, même si la prohibition totale a pris fin pour la plupart d'entre eux en 1925 ». [trad.]

Morton, Desmond and J.L. Granatstein, *Marching to Armageddon, Canadians and the Great War 1914-1918*, Toronto, Lester and Orpen Dennys Limited, 1989, p. 32.



IDÉE N° F -BATEAUX À CONSTRUIRE

45) Quelle est l'ampleur de la production navale au Canada, durant la Seconde Guerre mondiale ?

« Tout compte fait, entre 1939 et 1945, 21 chantiers navals canadiens construisent 383 navires de guerre et 395 navires marchands. La côte du Pacifique produit le plus de navires, suivie des régions du Saint-Laurent, des Grands Lacs et, enfin, des Maritimes ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 53.



46) Comment la ville de Vancouver participe-t-elle à l'industrie de guerre ?

« Vancouver – avec Victoria pour centre économique satellite – est désigné l'un des principaux centres canadiens pour la construction des nombreux et divers navires et autres vaisseaux requis à la fois par la marine militaire et la marine marchande. En plus des chantiers où l'on construit les bateaux, beaucoup d'usines ouvrent leurs portes pour produire une variété de composantes utilisées en construction navale. Au plus fort de la guerre, l'industrie de la construction navale emploie plus de 30 000 personnes ». [trad.]

Woodcock, George. *British Columbia, a History of the Province*, Vancouver/Toronto, Douglas & McIntyre, 1990, p. 227.



47) Quelles sont les étapes de conception d'un navire?

« En tenant compte de la tendance à la construction de navires toujours plus perfectionnés et spécialisés, et de l'évolution des techniques de construction, la conception de base d'un navire se définit le mieux comme un processus en cinq étapes :

- 1) recherche opérationnelle
- 2) caractéristiques du navire et conception de base
- 3) conception préliminaire
- 4) conception du cahier des charges
plans d'exécution ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 67.



48) Quel est le mode de construction d'un navire?

« La taille, le coût et la complexité des navires modernes augmentent considérablement lorsque l'acier remplace le bois en tant que matériau premier de la construction navale. Dès lors et tout au long du siècle, le mode de construction des navires se complique aussi en raison des caractéristiques particulières des structures d'acier complexe et des nouvelles formes spécialisées, et de leurs répercussions sur les étapes traditionnelles de pose de la quille, de construction de la charpente, d'installation des barrots, et de bordage. Compte tenu de l'important investissement que représente la fabrication de grands vaisseaux d'acier, la construction d'un navire s'organise et se planifie dorénavant plus soigneusement afin de maximiser le rendement de la main-d'œuvre et l'efficacité de la construction. Cette systématisation de l'industrie se reflète dans la tendance nouvelle à la préfabrication, qui consiste à concevoir la forme et la structure du navire, à en monter individuellement les diverses composantes puis à les transporter au chantier en vue de l'assemblage ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 69-70.



49) Quels sont les principaux matériaux requis pour la construction d'un cargo?

« La construction d'un navire moderne en acier exige en effet une quantité impressionnante de matériaux. Il faut par exemple 5 000 tonnes d'acier (assez pour fabriquer environ 10 000 automobiles), de la peinture pour couvrir 200 maisons et l'équivalent de 20 miles de câbles électriques et de quelque 10 miles de tuyauterie pour construire un cargo de seulement 15 000 PL (certains pétroliers jaugent aujourd'hui 1 500 000 PL) ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 70-71.



50) Quels sont les installations et principaux équipements requis pour la construction d'un cargo?

« Hormis les pistes de lancement et cales sèches, l'on doit concevoir des aires d'entreposage faciles d'accès où conserver les matériaux. Même si l'aménagement des chantiers navals sur front d'eau permet le transport de certains matériaux par voie maritime, ces aires sont habituellement munies de voies ferrées d'arrivée et de départ. En outre, de grands ateliers fermés servent à l'usinage des charpentes et des structures d'acier (éléments structuraux principaux). D'autres mesures doivent également être prises pour transporter les matériaux des aires d'entreposage aux ateliers et des ateliers aux pistes de lancement. À cette fin, on utilise principalement des appareils de levage, des bigues et, là où situation le permet, des grues puissantes. L'arrivée des composantes préfabriquées accroît progressivement l'importance des grues. D'autres installations sont prévues pour la forge, le moulage, le raccord des tuyaux, le *anglemaking* et la menuiserie. Comme dans le cas du processus de conception, l'industrialisation des chantiers navals passe par l'emprunt de nombreux outils, métiers et techniques d'autres industries lourdes et traduit les progrès de l'époque sur le plan de la capacité énergétique, de l'automatisation et de l'efficacité ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 71.



51) Comment débute la construction d'un cargo?

« Une fois la structure de la quille mise en place, le fond est recouvert de planchers (poutres transversales) et de tôles de bordé, renforcés par des poutres longitudinales. Le bordé des fonds est ensuite doublé d'un bordé intérieur pour former le double-fond. L'on rattache ensuite les sections verticales de la structure aux planchers puis, à l'aide de *battons* et de câbles, on aligne et balance l'ensemble de la structure. Ce travail est effectué par le charpentier. Une fois l'alignement terminé, on peut fixer les barrots de pont et terminer le squelette de la boîte. Viennent ensuite les cloisons transversales et autres composantes structurales importantes, comme les cadres d'étambot et d'étrave. À mesure que le navire prend forme, on dresse des échafaudages le long de la coque pour permettre l'accès facile à tous les étages de la structure en évolution, un élément d'une importance particulière au moment d'appliquer le bordé de coque. On fixe alors de longues bandes de tôles métalliques à la coque, en commençant à mi-

hauteur au milieu du navire et en se dirigeant vers les extrémités ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 70.



52) Quelle est la principale technique pour assembler les plaques de métal?

« Avant la Deuxième Guerre mondiale, le rivetage constitue le principal mode de fixation utilisé en construction navale. L'utilisation de rivets exige la préparation préalable de chaque tôle et élément de structure, un processus fastidieux qui, comme le rivetage lui-même, demande de la planification, de l'organisation et un travail d'équipe efficace. La confection du bordé à partir de feuilles d'acier exige l'emploi d'appareils de poinçonnage, de cisailage, de rabotage, de perçage, de pliage, de formage et d'endement. Bien que ce type d'appareils soit courant en production industrielle lourde, la préparation et la préfabrication du bordé suivent à la lettre les plans de construction du navire ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 71.



53) Comment s'achève la construction d'un navire?

« Outre la structure de base de la coque, il faut une variété de grands échantillons de poutres et de fondations pour renforcer et fixer le système de propulsion et ses composantes. Les navires modernes contiennent également une matrice complexe de cloisons, de réservoirs, de machinerie, de tuyaux, de câbles et d'espaces aménagés, dont la construction et l'installation doivent respecter un ordre précis. La majorité de l'armement du navire et du travail de finition doit attendre après la mise à l'eau ». [trad.]

Wilson, Garth Stewart. *A History of Shipbuilding and Naval Architecture in Canada*, Ottawa, National Museum of Science and Technology, Transformation Series, 1995, p. 70.



IDÉE à venir... -PARCOURS DE FEMMES

54) Quels emplois les femmes des quartiers ouvriers occupent-elles durant la seconde moitié du 19^e siècle?

«On a trop souvent supposé que les femmes avaient été principalement employées dans les manufactures pendant la période de transformations qui accompagna l'expansion du capitalisme industriel. Il est clair que la croissance des manufactures et les nouvelles divisions du travail ouvrirent de nouveaux emplois aux femmes. Dans les années 1880 et 1890, les filles de [des quartiers] Saint-Anne et Saint-Jacques déclarent occuper des emplois d'emballeuses, de couturières, de cordonniers, de cigarières; certaines fabriquent des cartons ou travaillent dans des manufactures de collerettes et de chaussures, d'autres sont ouvrières imprimeuses ou compositrices, ou encore chargées de l'approvisionnement en papier de la presse dans des établissements d'imprimerie. Cependant, seul le tiers des filles résidant au domicile familial déclarent des emplois qui soient indiscutablement localisés dans des manufactures. Même à Sainte-Anne, qui se trouve au cœur de l'industrialisation de Montréal, seule une proportion relativement faible d'entre eux travaillent indubitablement en manufacture. En 1861, les deux tiers des jeunes filles de 14 à 20 ans sont couturières et travaillent dans la confection de robes et de coiffures féminines et dans la chaussure. La couture demeurera la profession principale, même si la proportion des jeunes filles de ce groupe d'âge qui y consacrent leur vie active diminue progressivement au cours de la période, jusqu'à ne plus représenter que 25% de l'ensemble du groupe, à mesure que s'ouvrent de nouvelles possibilités de travail. Impossible de déterminer la proportion de celles qui travaillent en manufacture, en atelier ou à domicile.

Le travail domestique conserve une place importante tout au long de la période étudiée, mais la plupart des jeunes filles qui occupent ces emplois vivent à l'extérieur du domicile familial, avec d'autres familles ».

Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal, Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Les éditions du Boréal, 1995, p. 175-176.



55) Pourquoi des femmes francophones choisissent-elles la vie religieuse au 19^e siècle?

« Au XIX^e siècle, compte tenu de l'absence d'éducation supérieure chez les francophones, la vie religieuse était probablement la seule façon d'éviter d'être soit mère de famille nombreuse, soit la vieille fille de la famille qui doit pensionner chez quelque parent. À court terme,

c'était une stratégie intéressante de la part des femmes du Québec pour se soustraire à la dépendance directe des hommes. C'était assurément pour la majorité une assurance contre la misère et la pauvreté, pour certaines un moyen de contester le destin de la procréation et, pour quelques-unes, le moyen de faire carrière ».

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, éd. Le jour, 1992, p. 239.



56) Comment les femmes s'assurent-elles une certaine « sécurité financière », au 19^e siècle, au Québec?

« Ménagères, les femmes deviennent de plus en plus dépendantes pour leur survie du salaire de leur mari ou de leurs enfants. Ouvrières, domestiques et institutrices ne peuvent généralement pas atteindre une certaine autonomie financière avec leur seul salaire et doivent compter sur les autres pour survivre. Dans un tel contexte, une existence isolée est impensable, non seulement parce qu'elle est inconcevable au XIX^e siècle, mais aussi quasi impossible financièrement. Le mariage est et demeure pour la majorité des femmes le chemin le plus sûr vers une sécurité matérielle. La multiplication des communautés religieuses à partir de 1840 offre par ailleurs une solution de rechange sécuritaire au mariage ».

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, éd. Le jour, 1992, p. 235.



IDÉE à venir... -AU FEU!

57) Comment la population et les autorités de Montréal s'organisent-elles suite au grand incendie de 1852?

« [...] en plein été 1852, éclate le pire incendie de Montréal. Pendant vingt-six heures, le feu détruit près de la moitié des maisons de la ville. La cathédrale est en cendre! Neuf mille personnes sans abri! Le monastère du Bon-Pasteur, rue Sherbrooke, héberge des sinistrés pendant que le conseil de ville légifère. On interdit les constructions en bois et on décrète le creusement du canal de l'Aqueduc. Des crédits sont votés pour l'achat de puissantes pompes. L'eau pourra ainsi être poussée jusqu'au réservoir McTavish, sur le flanc de la montagne. Ce dernier remplacera le réservoir du square Saint-Louis, grandement insuffisant pour les besoins de la ville ».

Benoît, Michèle et Roger Gratton. *Pignon sur rue, Les quartiers de Montréal*, Montréal, Guérin éditeur, 1991, p. 34.

